

ZOOSEMIOTIQUE ET ANTHROPOSEMIOTIQUE : UNE RUPTURE ABISSALE.
DE LA PERCEPTION A LA SEMIOCEPTION

Waldir BEIVIDAS
Université de São Paulo – Brésil
waldirbeivas@gmail.com

Résumé

« Une théorie sémiotique vraiment universelle et unifiée annulerait ainsi la distinction entre vivant et non-vivant, et constituerait une véritable et complète naturalisation du monde du sens » (Groupe μ)

« Je n'ai donc jamais cru à quelque continuité homogène entre ce qui s'appelle l'homme et ce qu'il appelle l'animal » (J. Derrida)

Ces deux types d'énoncés nous mettent en présence de deux horizons théoriques inconciliables peut-être à jamais. Devant le défi immense d'une *sémiotique du monde naturel*, où on doit rendre compte de la production du sens ou de l'interaction entre les êtres depuis le monde de la matière non-vivante – d'une fisisémiose ou sémiophysique – en passant par les êtres du monde vivant, celui d'une biosémiose – la fitosémiose des plantes, la mycosémiose des cellules, la zoosémiose des animaux – jusqu'à l'anthroposemiose de l'imagination infinie de l'homme, on est obligé de mettre sévèrement en réflexion et en question les concepts qu'y sont mises en scène et très maniés dans ce spectacle grandiose de la vie : ceux de *l'intentionnalité*, de la *perception*, etc. Quelle serait l'« intentionnalité » d'une huître ou quelle serait la « perception » d'une chauve-souris ? Or, dedans le sillage moniste et naturaliste d'une théorie « unifiée » de la sémiose peut-on être vraiment assuré d'avancer que la perception humaine a la même nature que la perception des animaux, qu'elle serait à peine plus évoluée ou plus sophistiquée par le truchement de la pensée ou du langage ?

Devant ces (monstrueuses) questions mon texte propose que la perception humaine porte une « différence anthropologique » brutale ou une « rupture abyssale », selon les mots de J. Derrida, par rapport aux animaux. J'avance en sémiotique le concept de « *sémioception* » pour ce qui se réfère à la façon dont les êtres langagiers façonnent leur monde vécu, la phénoménologie propre du monde humain. Les êtres humains sont pour ainsi dire condamnés à une appréhension « sémiologique » du monde, immanente aux langages, et, donc, privés d'une supposée perception directe et pure de ce monde. Et pour décrire en toute cohérence une supposée perception attribuée à l'animal il faut pour l'homme se « déshabiller » pour ainsi dire de sa propre sémioception, de sa propre appréhension sémiologique pour se mettre à *la place* de l'animal. Est-ce-que c'est faisable ?

Bimbenet, E. (2011) *L'animal que je ne suis plus*. Paris : Gallimard.

Derrida, J. (2006) *L'animal que donc je suis*. Paris : Galilée.

Groupe μ . [F. Édeline & J.-M. Klinkenberg] (2015) *Principia sémiotica. Aux sources du sens*. Bruxelles : Les impressions nouvelles.